



Une Diagonale de fou

Par Stephann KOLB – 2018

Il est presque 22h00 Le speaker égrène les 5 dernières secondes qui nous séparent du départ. 5,4,3,2, 1...la foule immense présente sur la ligne de départ hurle et c'est parti pour ma diagonale des fous.

Je ne pensais pourtant pas me trouver là un jour. Il suffit de regarder les images de la Réunion pour comprendre que cette jeune île volcanique réserve un relief particulièrement difficile pour la pratique de ma discipline. Pourtant, elle m'a toujours fasciné cette course. Les images de ces somptueux paysages, les récits lus sur internet, et les commentaires de mes camarades ont fait monter en moi l'envie de faire cette course mythique. C'est décidé, je serai sur la ligne de départ le Jeudi 18 octobre 2018 à 22h00.

L'aventure a pourtant failli s'arrêter dès le mois d'août. Après une semaine de vacances au bord de la mer, une forte douleur au talon me pousse à aller voir mon médecin. Bilan : aponévrose, sorte d'inflammation d'un tendon reliant le talon à l'avant du pied. Mon toubib me demande si j'ai porté des tongs. Après avoir répondu positivement à cette étrange question, il m'explique que le pied n'étant pas maintenu dans ce type de chaussure, mon mal venait probablement de cela. A ça c'est super ! je traverse des chemins pas possibles à longueur de temps et me voilà vaincu par des tongs !

Raisonné comme tous les sportifs, je décide de poursuivre mon plan d'entraînement...

Mi-septembre, Anne-Cécile et moi courrons les 50km du trail de Brocéliande. Et là, pas bon...la douleur devient vraiment présente sur la dernière partie de course. Les jours qui suivent, il m'est difficile de poser le pied par terre. Je change donc mon protocole de préparation pour ne plus courir afin de laisser ce foutu tendon au repos. Les 4 à 5 entraînements hebdomadaires se feront à vélo et le pied sera traité à grand renfort de massages, étirements, huiles essentielles, patchs, enfin tout ce qui peut maintenir l'espoir de me voir prendre le départ.

Nous arrivons à l'aéroport de Saint-Denis le mardi 16 octobre au matin. Tout est long, l'attente pour récupérer les bagages, pour prendre la voiture de location. Heureusement, nous sommes avec Valérie et Didier et nous prenons notre mal en patience.

Nous ne sommes effectivement pas partis seuls pour cette aventure Réunionnaise. En plus de Valérie et Didier avec qui nous avons voyagé, nous allons rejoindre Leïla et Pascal.

Didier et Pascal ont couru chacun plus de 50 marathons et participé à plusieurs dizaines d'ultra trails. Leur expérience de coureur et leurs conseils amicaux me sont précieux, d'autant qu'ils ont couru plusieurs fois la Diagonale. Leïla la compagne de pascal est également une très bonne coureuse. Elle devait participer à la Mascareignes (65km) mais blessée, elle a dû y renoncer au dernier moment. Valérie, l'épouse de Didier est un atout majeur pour une assistance car elle est toujours souriante et positive.

Une fois récupéré notre magnifique clio blanche, nous avons dû faire une partie de Tetris pour y entrer nos bagages et les 4 bonhommes.

Après avoir déposé Valérie et Didier à leur hôtel spa hammam douze étoiles du front de mer à St Pierre, nous rejoignons notre « hôtel sud » perché dans la petite commune du Tampon.

Cet établissement sera notre camp de base pour les 3 prochains jours.

Mercredi matin est le moment de retirer les dossards. Si les formalités administratives sont traitées rapidement, le passage sur les stands des partenaires dure plus d'une heure sous un soleil de plomb. Les organisateurs nous font, en effet, passer un à un devant chaque stand histoire de ne rien rater de cette caravane bigarrée. Les sponsors sont tellement importants pour la course, que le règlement nous impose même de débiter et de terminer la course avec un T-shirt officiel couvert de publicités, ce qui a le don de m'irriter un peu.

Jeudi matin, pour la dixième fois, je vérifie mon sac de course et ceux pour les deux bases de vie de Cilaos et Sans Souci. J'ai pourtant plusieurs heures devant moi car le départ n'est qu'à 22h00. Mais il faut bien passer le temps et ne rien oublier.

Après des heures interminables, nous retrouvons Didier et Valérie à leur hôtel. Direction la ligne de départ en suivant

le boulevard du front de mer. Il est 19h30 et déjà de nombreux Réunionnais sont venus se poster le long de ce ruban urbain pour voir passer les quelques 2800 participants.

Impatients d'y aller et surtout désireux d'entrer dans notre bulle nous entrons dans le sas de départ près de 2 heures avant le grand moment. Nous trouvons une place assise sur un banc au niveau du ravitaillement organisé pour aider les coureurs à patienter sans se déshydrater. Nous avons prévu de nous rapprocher davantage de la ligne de départ mais la perspective d'attendre 2 heures assis en tailleur par terre ne nous excite vraiment pas.

A ½ heure du départ, le chanteur de l'obscur groupe qui occupe la scène voisine dans une totale ignorance tente de mobiliser les troupes en lançant « allez les trailers, tous debout !. »

Pensant le départ imminent tous se lèvent pour aller s'agglutiner aux barrières qui bloquent encore l'accès à la ligne. S'ensuit une scène surréaliste avec d'un côté des mains qui tendent dans les airs des sacs à dos et de l'autre des coureurs partis se soulager ou manger qui cherchent désespérément leur nécessaire de course. Il y a même un type de Hong-Kong qui est obligé de faire une annonce pour retrouver ses camarades et donc son fameux sac.

Il est donc presque **22h00** et il est grand temps que nous partions.

5,4,3, 2,1c'est parti !

S'il faut mesurer la renommée de la course au public présent, c'est clairement un succès populaire de premier ordre. Durant les 7 premiers km courus sur du bitume, il y a du monde partout, sur plusieurs rangs. En passant « Bassin plat » la foule se serre pour ne laisser passer les coureurs qu'un par un. Du délire.

Nous nous laissons porter par cette ambiance de fête dans la douceur de cette belle soirée. Le rythme de la colonne est rapide. Certains doublent pourtant à vive allure histoire de gagner des places pour ne pas être bloqués plus tard quand la piste deviendra plus étroite. Pour ma part, je me sens bien au milieu du peloton. Je contrôle régulièrement ma vitesse sur ma montre afin de ne pas laisser trop d'énergie dans cette toute première portion de course.

Nous traversons les champs de canne à sucre qui est une des premières ressources de l'île.

Après 14km, nous arrivons au **domaine Vidot**, le premier ravitaillement. Il y fait une chaleur incroyable et les coureurs se battent pour les maigres pitances qui restent sur la table. Je suis surpris du manque d'anticipation pour une course qui existe depuis près de 30 ans. Je quitte le lieu rapidement pour continuer mon ascension. En effet, sur ce premier tiers de course nous ne faisons que monter pour passer du niveau de la mer à 2200m d'altitude en 30km.

Peu de temps après Vidot, les chemins en monospace commencent et les bouchons avec. Je suis bloqué une première fois durant 30mn, puis une autre 15mn. C'est un peu frustrant d'être ainsi immobilisé. Il me faut être patient.

Un peu plus loin, nous traversons des pâturages très vallonnés. Pour passer les barbelés séparant les champs, il nous faut enjamber des échelles en bois qui entraînent systématiquement des ralentissements. C'est vraiment lassant et j'en profite pour échanger avec les coureurs qui m'entourent, en particulier un couple très sympa de Danois qui voyagent dans le monde entier pour assouvir leur passion pour le trail.

Après une nouvelle échelle, je rejoins mon ami Fred qui semble ne pas être au mieux. Il vient de se tordre la cheville et semble vraiment souffrir. Nous échangeons quelques mots mais dès que la piste permet de courir de nouveau, je le perds rapidement. J'apprendrai plus tard qu'il n'a pas pu être dans les temps pour passer les barrières horaires autour du 90ème km.

Après une belle petite descente sous les premières lueurs du jour, j'arrive plutôt en forme vers 7h30 à **Mare à Boue**. Cet endroit porte bien son nom ; c'est humide et la végétation basse est vraiment étrange. Arrivé au ravitaillement, je retrouve mes camarades de club. Pascale et Stéphane qui font la diagonale en couple et Lionel tout sourire, en pleine conversation...comme d'habitude !!

Nous repartons chacun de notre côté pour nous attaquer au **coteau Kerveguen**. Ces 600 mètres de dénivelé positif devraient être montés facilement à ce stade de la course...mais ce n'est pas le cas, je manque de « jus ». Je repense à ma préparation tronquée par ma blessure au pied. N'aurais-je pas dû continuer à courir le dernier mois ? et puis je me reprends, je dois me concentrer et je m'encourage en me disant que si je sens bien une petite douleur au pied, elle n'empire pas et c'est bien l'essentiel.

Les copains m'avaient prévenu, la descente vers Cilaos est une tuerie ! la pente est raide, c'est humide, il y a des racines partout et il faut régulièrement s'aider des mains. Moi qui aime dérouler en descente, me voilà contraint à ramper. Dur !!

Je suis surpris d'arriver à **Cilaos** au 65ème km dans les temps que j'avais prévu. Mais j'ai la sensation d'avoir tiré sur la corde et je me sens vraiment rincé. Anne-Cécile m'attend. Je vois dans son regard qu'elle s'inquiète pour moi. J'aimerais qu'elle entre avec moi dans le stade de la ville, lieu du ravitaillement, mais l'organisation l'interdit. A cet instant, je maudis ce règlement qui ne laisse aucune place à l'assistance alors que j'en ai bien besoin !

Je sais que je ne tiendrai pas ce rythme durant les 100km qu'il me reste à parcourir. Je décide donc de prendre le temps de me doucher, de me changer complètement et de bien manger.

En sortant, je retrouve Anne-Cécile. Nous nous asseyons sur un mur et elle fait l'inventaire de tout ce dont je peux avoir besoin. Pendant ce temps, je lui fais part de mes mauvaises sensations. Attentive, calme, méthodique, elle arrive doucement à me remettre la tête à l'endroit.

Après un dernier baiser, je repars en meilleure forme et les encouragements des très nombreux Réunionnais présents me portent avant de me lancer dans l'ascension du fameux Taïbit. Si le nom peut faire sourire, c'est un des gros morceaux de l'épreuve avec ses 800 mètres à monter pour sortir du cirque de Cilaos.

C'est officiel, le type qui a créé les chemins de la Réunion est un grand malade. Il a saupoudré les sols de cailloux, évidemment irréguliers et glissants. Et lorsqu'il n'y a pas de rocher, il a mis des racines ou des marches de 30 ou 40 cm de hauteur histoire de bien bousiller les guibolles de ceux qui tentent de traverser l'île.

Cette image me vient au moment d'entamer la montée vers le **sentier Taïbit**. Ça grimpe dur et je me cale derrière un gars qui a l'air en bien meilleure forme que moi. Après quelques minutes, nous sommes une dizaine à suivre notre « guide » de marche en marche.

Après 300 m D+ de montée, nous entendons l'effervescence du prochain point de contrôle. Il y a beaucoup de monde car nous traversons la route d'Ilet à Cordes et de nombreuses personnes sont venues encourager leurs champions avant le Taïbit. A peine avons-nous rejoint le bitume de la route que notre fameux « guide » s'effondre. Il s'allonge, ses proches le couvrent immédiatement d'une couverture de survie. Durant les 15 mn que je passe sur place, il ne bouge pas et je ne saurai jamais s'il est reparti ou pas.

Dès l'entame de l'ascension, ça grimpe de plus belle. Mais il y a des gens partout sur le chemin. Les « allez », « ne lâche rien », « go, go » me boostent. Finalement, le passage du Taïbit se passe lentement, mais sûrement.

Après le col, c'est la descente dans le cirque de Mafate et le prochain point de contrôle situé à Marla. Là, je sais que j'entre dans une partie dans laquelle je n'ai pas le droit de faiblir. Il n'y a pas de route pour entrer dans Mafate. Seuls les coureurs vraiment blessés sont évacués par hélicoptère. Pour tous les autres, si nous entrons à pied, il nous faudra en sortir également à pied quoiqu'il arrive.

Je pointe à **Marla**, à 18h20 à la nuit tombante. C'est un peu la cour des miracles. Il y a des gars couchés partout. Ceux qui abandonnent sont « stockés » pour passer la nuit avant de ressortir du Cirque le lendemain matin...eh oui à pied pour ceux qui suivent !

Je n'ai perdu qu'une heure sur mes prévisions. Je sens que si je veux atteindre mon objectif situé entre 46 et 48 heures et surtout éviter de passer une troisième nuit dehors, il me faut « faire du jus ». Pour la première fois depuis toutes ces années de trail, je vais dormir. Pour ne pas avoir froid, je me glisse dans la tente dressée par l'organisation. Mais les gars qui ont abandonné se racontent leurs histoires. Le brouhaha m'empêche de fermer l'œil et leurs histoires de bobos et d'échecs me saoulent vraiment, d'autant que sortis de leurs courses, ils ne prêtent aucune attention aux autres qui, comme moi, allons repartir.

C'est donc sans sommeil et dans la nuit noire que je quitte Marla vers la **plaine des Tamarins**.

En chemin, un grand gaillard réunionnais me rejoint.

« Ca va l'ami » me dit-il.

Sans même répondre à sa question, je lui pose celle qui me tarabuste depuis un moment : « comment est-il possible que tu avances 2 fois plus vite que moi et que nous sommes au même stade de la course ? ».

« Nous, les Réunionnais, nous sommes en promenade !! » me répond-il avec malice.

Je lâche un « tu exagères !! » de dépit.

« A non, les Réunionnais ne mentent pas et n'exagèrent pas, ils s'arrangent avec la vérité ! »

Les présentations étant faites, il m'explique de façon plus rationnelle que beaucoup ont de la famille sur le parcours. Ils s'y arrêtent pour se restaurer et dormir. Pour d'autres, ce sont de véritables campements qui sont dressés tout au long du parcours. Amis et famille y font la fête à grand renfort de rhum arrangé ou de Dodo, la bière locale présente partout. Les coureurs locaux s'en servent de point de ravitaillement dans un folklore unique sur une course.

Mais « mon ami » parle haut et lorsqu'il prend congés pour reprendre sa progression 2 fois plus rapide que la mienne, je suis plutôt soulagé de me retrouver de nouveau seul.

Après avoir franchi le gué de la rivière des galets, ça remonte de nouveau vers le **col des Bœufs**. Je me souviens avoir de nouveau coincé....

Un peu plus loin, je suis surpris de voir Didier qui arrive vers moi. Il m'explique avoir des tendinites aux deux genoux et préfère rebrousser chemin car après il ne sera plus possible pour notre équipe de soutien de le récupérer. Il me dit que Pascal a également abandonné un peu plus tôt. Notre échange est court. Il n'y a, d'ailleurs, pas grand-chose à ajouter. Il me dit que je dois finir. Voilà une nouvelle projection positive : finir pour les copains !!

La suite de cette seconde nuit est un mystère jusqu'à « **Grand place** ». En fait, durant près de 4 heures du 89ème km au 102ème km je suis resté seul dans ma bulle. Je me souviens juste de la fatigue et de l'envie de me poser au sol pour dormir. Mais la nuit est fraîche et j'aime cette sensation. Comme à chaque fois, je ne lâche pas la lueur de la frontale et j'avance pas à pas.

A l'inverse, mes sens sont de nouveau en éveil lors des 1000m à monter pour rejoindre Roche Plate. Plus de 4 heures de galère pour faire 8km. C'est fou comme les sensations peuvent être si différentes d'un moment à l'autre. Il y a peu, je ne me souvenais même pas où j'étais passé. Là, je peux décrire chaque caillou, sentir le poids énorme de mon corps à chacun de mes pas. Je me raccroche physiquement aux branches et à tout ce qui me permet de me soulager. Psychologiquement, c'est à Anne-Cécile, à mes enfants, mon père ou mes amis qui me suivent que je m'accroche.

A 6h48, il fait jour lorsque j'arrive à la dérive à **Roche Plate**. En face de moi, les premiers rayons du soleil éclairent le fameux Maïdo. Qu'il est impressionnant ce Maïdo !! d'en bas, c'est un mur façon falaises d'Etretat en bien plus haut. On se demande même par où ils vont bien nous faire passer pour gravir le monstre.

A cet instant, je me souviens des conseils de mes amis : « il faut passer le Maïdo avant qu'il ne fasse trop chaud ! » C'est donc ce que je vais faire. Je prends des aliments au ravitaillement et je m'assois sur un escalier pour reprendre quelques forces. Après quelques secondes, une femme qui se présente comme une infirmière vient me voir. Elle me trouve vraiment très pâle. Elle me pose plusieurs questions certainement pour mesurer mon état de conscience avant de m'inviter à me reposer dans une tente qui se trouve un peu à l'écart. J'hésite un instant, mais il est tôt et la température reste supportable. Et puis, il faut savoir l'admettre, je suis complètement cuit.

Ainsi, pour la première fois en course, j'ai réglé mon portable pour dormir 20mn. Je le colle bien à mon oreille et je m'endors dans la seconde qui suit.

Je suis finalement resté près d'une heure à Roche Plate avant de partir à l'ascension des 1000 mètres qui me séparent du sommet du Maïdo.

Que j'ai bien fait de dormir. Je me sens mieux. Je monte à un rythme correct qui me donne enfin un peu d'espoir pour la suite. En chemin, je suis doublé par Gérard. Il participe au trail des Bourbons (111km) qui emprunte une partie du Grand Raid. Il semble progresser facilement. Il gagnera, d'ailleurs, la course dans sa catégorie V3.

Au sommet du **Maïdo**, il y a foule. Les gens crient et nous encouragent. Ça fait un bien fou, d'autant qu'il y a chez moi un vrai soulagement d'avoir fait la montée en 3 heures et d'arriver un peu mieux pour affronter les 50 derniers km. Mais il fait froid là-haut et c'est couvert. La superbe vue que je devais avoir sur le cirque de Mafate n'est pas au rendez-vous. Je ne traîne, donc, pas pour entamer les 14 km de descente vers la prochaine base de vie de « Sans-souci » où Anne-Cécile, Valérie et Didier doivent m'attendre. J'ai hâte de les retrouver.

Le chemin vers Sans-Souci est sans difficulté. C'est même clairement monotone. Je pars donc en courant avec la ferme volonté de regagner un peu du temps que j'ai perdu durant la dernière nuit.

Mais au bout de quelques km, la tuile. Une douleur vive s'installe au genou droit. Je ne connais que trop bien ce mal qui m'a obligé, par exemple, à renoncer à prendre le départ de l'UTMB en 2011. J'ai une fissure au ménisque externe qui s'enflamme de temps à autre. Sur les ultras, j'utilise habituellement des bâtons pour amortir les chocs en descente. Sur le Grand Raid, les bâtons sont interdits et je craignais vraiment cette pathologie.

Me voilà contraint à marcher en descente. Sur ce sentier facile, je suis en pleine réflexion. Avec ma patte folle qui va m'empêcher de courir dans les descentes, je sais que je vais devoir revoir mes objectifs et que je vais probablement traîner ma carcasse une nuit de plus. Il en est terminé de compter les heures, je dois passer en mode « aventure » et mettre en œuvre ce qu'il faut pour boucler ma Diagonale.

C'est donc, dans un autre état d'esprit que j'arrive à **Sans-souci**. Il est 14h20 lorsque j'entre dans l'école primaire Jasmin Robert lieu du pointage. Il fait une chaleur de bête. D'après les bénévoles, on frôle les 40 degrés. Il ne manquait plus que la canicule pour me réchauffer le cœur !!

Anne-Cécile, Valérie et Didier sont là et je suis plus heureux que jamais de les retrouver. Didier qui a gardé son bracelet de la course peut même entrer avec moi dans la base de vie. J'apprécie vraiment sa présence. Il m'aide, me guide et me reconforte. En toutes circonstances, c'est vraiment un partenaire précieux.

Une fois douché, changé et après avoir avalé un cari poisson, me voilà fin prêt.

Après un petit check-up, Anne-Cécile m'accompagne dans les rues qui me mènent vers l'accès à la Rivière des Galets. En chemin, elle m'achète 2 bouteilles d'eau fraîche dans une épicerie. Le moment de boire cette eau restera comme un des meilleurs moments de réconfort de ma course. Comme quoi, le bonheur tient bien à peu de chose ! Je longe un temps la **rivière des Galets**, puis le sentier de Bord jusqu'au stade de Halte-là où je profite d'une fontaine pour boire et m'asperger une nouvelle fois. Nous entrons à cet instant dans des quartiers populaires. Les habitants sont absolument géniaux. Ils nous encouragent et vont même jusqu'à nous proposer de l'eau ou de la nourriture. Des enfants virevoltent autour de nous des bouteilles d'eau à la main. Ils sont vraiment fiers de nous aider.

Ça grimpe régulièrement mais sans difficulté. Mon genou ne me gênant pas en montée, je profite vraiment de ce moment de partage avec une population en fête qui mesure l'effort que nous sommes en train de faire.

Ah les Réunionnais et le Grand Raid. Je n'ai jamais vu un engouement comme celui-là. Les jours qui précèdent la course, les journaux ne parlent que de la Diagonale des Fous, il y a même les noms de tous les participants. Dans les restaurants, dans les hôtels, chez les commerçants, on nous encourage. L'île est en fête et ça se voit. Durant la course, il y a du monde partout. Leur soutien est le même pour chaque coureur quelle que soit sa place. Leurs sourires et leur bienveillance font merveille pour soutenir les coureurs fourbus.

J'arrive au **chemin Ratineau** à la nuit tombante. Cette fois, je vais bien l'entamer ma troisième nuit. Elle commence, d'ailleurs, avec le passage de la grotte « Kalla ». Pour voir cette fameuse grotte dédiée à la Vierge, il faut d'abord descendre des rochers détrempés presque sur le cul pour les remonter un peu plus loin. Un effort de fou pour tomber nez à nez avec le portrait de Jean-Paul 2 !! en même temps, vu la difficulté pour atteindre la grotte, je comprends que

les locaux ne s'embêtent pas à changer les photos à chaque changement de Pape !!

J'arrive à **la Possession** à 21h30, une nouvelle fois physiquement au plus bas. Les montagnes Russes de Kalla ne m'ont pas épargné. Mon genou me lance de plus en plus et la fatigue est plus présente que jamais.

A peine ai-je touché le bitume que mon ami Hubert m'appelle. C'est certainement une des rares personnes dont j'attendais l'appel. Il m'a toujours conseillé et suivi. Il connaît bien la Diagonale pour l'avoir faite à plusieurs reprises. Une nouvelle fois, il trouve les bons mots.

Dans la foulée, j'aperçois, Anne-Cécile, Valérie, Leïla, Didier et Pascal. Ils sont tous là. Retrouver la troupe me fait un bien immense.

L'assistance sur ce type d'épreuve est, en effet, primordiale pour moi, à plus forte raison lorsque je suis dans le dur. Au-delà de l'aide logistique, sentir le soutien et l'affection des proches est très important. Ce jour-là, à la Possession, j'avais besoin d'eux et ils étaient là pour moi.

Je ne me sens pourtant pas au mieux. Il me reste 20 km mais je sais être sur la corde raide. Je décide un nouvelle fois de dormir une vingtaine de minutes avant d'attaquer le chemin des anglais.

En quittant le ravitaillement, il faut traverser une grande artère très animée de La Possession. Anne-Cécile m'accompagne. Nous en profitons pour échanger enfin quelques mots. C'est la première fois depuis le départ que la configuration de la course nous permet de marcher ensemble durant un bon kilomètre. C'est un moment vraiment agréable.

Au départ du **chemin des Anglais**, nos routes se séparent. De nouveau seul dans la nuit, j'ai hâte de grimper pour ne plus entendre le bruit incessant des voitures qui passent sans discontinuer sur cette unique et impressionnante route de la côte au pied de la falaise qui permet de relier St-Denis au sud de l'île par l'ouest.

Je ne sais pas ce qu'ils avaient dans la tête les Anglais du 18ème siècle pour tracer un chemin pareil !! Fait de gros blocs de basalte pas forcément bien ajustés sur des pentes abruptes, je me demande vraiment qui pouvait emprunter ce foutu chemin !

Plus de 6 km sur ce « truc » ! Voir les pavés succéder aux pavés sous le faisceau de ma frontale entraîne une sorte d'hypnose. J'ai la tête qui tourne et je m'arrête plusieurs fois pour regarder les étoiles histoire de fixer mon regard. A l'approche de **Grande Chaloupe**, il doit être vers minuit lorsque j'appelle Anne-Cécile pour lui dire que j'arrive. Mais lorsque je me présente au pointage, je ne vois personne. Tant pis, je me restaure. Je cherche un poste de secours pour me faire un strap ou quelque chose de ce style pour soulager mon genou, mais une bénévoles m'explique qu'il n'y a pas de médecin ou d'infirmière avant l'arrivée. Me voilà bien avancé.

Après un bon quart d'heure, Anne Cécile m'appelle en panique. Elle a vu sur le suivi live que j'avais passé le point de contrôle mais sans me voir. En fait, elle était arrivée au bas du chemin des Anglais après mon passage et attendait pour rien.

Les rôles sont donc inversés. Pour une fois, c'est le coureur qui attend son assistance !!

Il reste 14km et une grosse patate de 700m d+ à gravir vers Saint-Bernard. Je repars donc rapidement pour rester dans le rythme. Je retrouve le chemin des Anglais pour quelques km. Mais aux mêmes maux les mêmes conséquences, j'ai la tête qui tourne et je ne me sens pas très bien. Je n'avance plus alors que la montée est loin d'être terminée. J'insiste un peu mais je dois me résoudre à faire une pause. Il est 2h00 du matin au milieu de nulle part et ce sera une nouvelle expérience pour moi : dormir en pleine nature. Je trouve un petit trou dans les herbes hautes sur le bord du chemin. A l'abri du vent, bien emmitouflé dans ma veste de pluie, capuche sur la tête, je m'endors. Mais il était écrit que je devais repartir rapidement car après un quart d'heure, ce sont quelques gouttes qui me réveillent. A peine le temps de reprendre ma route que la pluie s'arrête.

Le sommet **Colorado** étant éclairé, on le voit de loin. Je n'avance pas bien vite mais j'y arrive vers 4h30 soulagé d'avoir passé toutes les grimpettes de cette diagonale.

Le temps de manger, je m'aperçois qu'il fera jour dans une demi-heure. Pour mettre toutes les chances de mon côté, pour soulager mon genou et réussir ces 4 derniers km de descente vers la redoute, un dernier petit repos de 20mn sera parfait. Après tout, je ne suis plus à 20 minutes près !

A peine reparti, dès les premiers mètres sur le chemin pentu, je souffre vraiment du genou à chaque passage de caillou ou de racine. 2 heures, il me faut 2 heures pour descendre 600 mètres. Je m'amuse à penser que je dois être le plus lent de tous les concurrents sur cette dernière portion quand je commence à entendre la voix du speaker.

Quelques minutes plus tard, je vois des gens sur le bord du chemin. C'est bon signe, la fin ne doit pas être loin. Après un dernier passage difficile, Anne-Cécile est là toute souriante.

Dans un dernier sursaut d'orgueil, je veux finir en moins de 57 heures. Je me mets donc à courir ou plutôt à avancer vite.

A l'entrée du **stade de la Redoute**, je suis partagé entre le soulagement d'y être enfin et un immense sentiment de fierté et de joie profonde. Au moment de passer la ligne, je serre simplement les poings et les yeux s'embrument un peu...

J'ai terminé la plus difficile de mes courses.

Pour toujours et à jamais je fais partie des fameux fous qui ont terminé la Diagonale. Peu importe que mon objectif de temps n'ait pas été tenu, je suis fier de mon aventure et heureux d'avoir franchi la ligne.

J'ai une pensée pour Didier, Fred et Pascal, mes amis qui ont dû abandonner pour les problèmes physiques. Les autres camarades de club ont tous terminé. Graziella a fait une bien belle course. Pascale, Cathy et Stéphane ont vécu leur aventure ensemble. Les images de leur arrivée étaient très émouvantes. Lionel s'est vraiment accroché pour rejoindre l'arrivée dimanche en fin de matinée.

Enfin, je tiens à remercier Anne-Cécile qui a partagé avec moi tous les instants d'une course que j'ai moins bien maîtrisé que d'habitude. Je devine les émotions qu'elle a dû ressentir en me voyant souvent dans la difficulté. Tu as été au top !

Valérie et Didier m'ont suivi jours et nuits jusqu'à mon arrivée matinale à Saint-Denis. Leur présence a été primordiale. Et puis les enfants, mon père, mon frère et tous les amis qui m'ont envoyé des SMS ou des messages sur facebook. Même si je n'ai pas répondu, je les ai tous lu durant mes longues pauses aux différents ravitaillements et ça fait un bien fou !

La Réunion est une île extraordinaire. A ce jour, je ne sais pas si je participerai de nouveau au Grand Raid. Mais c'est certain, j'irai découvrir un peu plus l'île intense !

